

# LA COULEUR DE LA LÉGENDE

**L'autre affaire  
de Panama**



**roman**

**DOMINIQUE  
LEDOUBLE**

**TEMPORIS**  
éditions

*à Chantal*

Dominique LEDOUBLE

# LA COULEUR DE LA LÉGENDE

**L'autre affaire de Panama**

©Éditions Temporis  
2018  
25 rue du Général Foy  
75008  
[www.editions-temporis.com](http://www.editions-temporis.com)

ISBN : 978-2-37300-020-7

*Il semble que si le monde avait pu choisir sa capitale, cet illustre destin serait échu à l'isthme de Panama, comme étant le centre du globe.*

Simon BOLIVAR

# AVANT-PROPOS

Le récit<sup>1</sup> que vous allez lire vous convie à un saut dans l'espace et le temps. Pour vous aider, voici quelques repères.

## L'espace

La République de Panama s'étend sur une étroite et longue bande de terre baignée par les eaux de l'Atlantique et du Pacifique. Elle est traversée par le canal qui part de la ville de Colón sur la mer des Antilles, pour finir à Ciudad Panama sur le Pacifique, après 80 km de navigation. Elle est aussi divisée dans sa longueur par des cordillères montagneuses, culminant à 3 800 m d'altitude. Sa frontière avec la Colombie se situe dans une jungle très dense et difficile d'accès, le Darién<sup>2</sup>.

La Colombie est deux fois grande comme la France. Le pays est caractérisé par la variété de ses climats en fonction de l'altitude. Les villes situées sur la côte caraïbe sont soumises à un climat tropical, dans les forêts intérieures règne un climat équatorial en basse altitude, tandis que les haut plateaux bénéficient d'un climat tempéré.

En 1900, le pays est arriéré. Les routes sont rares et mauvaises, le chemin de fer pratiquement inexistant. Ce qui explique qu'il faut une bonne semaine, dont une partie à dos de mulet, pour monter de la côte caraïbe jusqu'à Bogota qui n'est pourtant distante que de 1 100 kms. Le téléphone est encore très rare et le réseau télégraphique est entre les mains de l'agence Havas ; il ne fonctionne donc que quand l'opérateur est payé !

---

1 Les faits qui vont sceller le destin des héros de ce livre sont globalement conformes à la réalité ou du moins ce que l'on en connaît. La meilleure histoire de la construction du canal est sans doute celle de David McCullough dans « The path between the seas ». Sur le versant politique de l'affaire de Panama, on lira Jean-Yves Mollier, « Le scandale de Panama », sur le versant financier, « Les deux scandales de Panama » de Jean Bouvier. Une présentation complète sinon impartiale de la séparation de Panama est celle d'Eduardo Lemaitre, « Panama y su separacion de Colombia ». Philippe Bunau-Varilla a beaucoup écrit et à le lire, il est le deus ex machina derrière le choix des Américains en faveur de la route de Panama et la naissance de la République... ce qui est naturellement exagéré ! Son ouvrage le plus complet est celui de 1913 : « Panama – la création, la destruction, la résurrection ».

2 Vous retrouverez les lieux cités sur les cartes.

C'est aussi un pays profondément inégalitaire où une minorité concentre la richesse, la culture et le pouvoir. Il ne compte que 4,3 millions d'habitants et Bogota sa capitale, environ 300 000<sup>3</sup>.

## Le temps

L'action se passe entre 1897 et 1905, époque très lointaine dans cette partie du monde qui a beaucoup évolué depuis.

### *La Colombie*

La Colombie est indépendante depuis 1823 et depuis cette date, sa vie politique n'est qu'une suite ininterrompue de soubresauts sanglants, liés à une lutte incessante entre les Conservateurs, qui souhaitent maintenir la société telle que l'Espagne la leur a léguée et les Libéraux, imprégnés des idéaux de la révolution française. Les deux Partis sont notamment divisés sur l'organisation de l'État ; les Conservateurs sont centralisateurs, les Libéraux sont fédéralistes. Ces derniers, au pouvoir entre 1863 et 1880, ont dans la Constitution dite de Rionegro, poussé le fédéralisme à son point extrême, pour la plus grande satisfaction des Panaméens. Mais l'anarchie qui s'en est suivie dans le pays a rendu le pouvoir aux partisans d'un régime centralisé<sup>4</sup>. C'est le temps de la Régénération menée à partir de 1885 par Rafael Nuñez, un ancien libéral devenu conservateur et fondateur du Parti National.

De cette période date l'apparition d'un paysage politique composé :

- Des Conservateurs Nationaux au pouvoir depuis 1885,
- Des Conservateurs Historiques ballotés entre les Nationaux et les Libéraux,

---

3 Les Colombiens sont aujourd'hui quarante-huit millions et Bogota est une métropole de huit millions d'habitants.

4 Victor Hugo avait dit que la Constitution de Rionegro « était faite pour les anges ».

- Des Libéraux divisés entre les partisans d'un accord avec les Historiques et ceux qui appellent à la lutte armée pour reprendre le pouvoir.

En 1897, Panama est un des neuf départements de la Colombie<sup>5</sup>, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Le département a été indépendant pendant de brèves périodes et largement autonome sous la Constitution libérale de 1863. C'est un département très particulier, isolé du reste de la Colombie par la jungle du Darién ; il n'est relié aux autres départements que par la voie maritime. En raison de sa situation géographique, l'isthme est une zone de transit depuis toujours. Terrestre d'abord avec les deux « chemins royaux » tracés par les Espagnols, puis ferroviaire grâce à l'ouverture d'une ligne de chemin de fer reliant les deux océans en 1855, en attendant d'être maritime avec l'ouverture tant espérée du canal.

### ***Les États-Unis***

À l'aube de la Belle Époque, les États-Unis sont en passe de devenir un colosse économique, mais leur armée et leur marine restent modestes comparées à celles des puissances européennes. Depuis 1823, ils défendent avec constance la doctrine de Monroe, selon laquelle les Européens ne doivent plus intervenir dans les affaires du Nouveau Monde. Après des années d'isolationnisme, un puissant courant incarné par Théodore Roosevelt pousse vers une politique étrangère plus interventionniste, d'abord en Amérique latine, pour régler deux questions pendantes depuis des années, celle de Cuba et celle du canal interocéanique :

- En 1897 quand commence notre récit, Cuba et Puerto Rico appartiennent encore à la Couronne espagnole et cette exception pose problème depuis des années. L'Amérique entend le régler à son profit.
- Les États-Unis avaient regardé d'un œil soupçonneux l'arrivée des Français à Panama. La faillite de la Compagnie Universelle du canal interocéanique ne fut pas vraiment regrettée et laissa le champ libre à la voie concurrente,

<sup>5</sup> Antioquia, Bolivar, Boyacá, Cauca, Cundinamarca, Magdalena, Panama, Santander, Tolima.

celle du Nicaragua, qu'il s'agit d'ouvrir sous contrôle américain. Une société concessionnaire est déjà sur place mais, victime de la crise économique de 1893, elle a dû cesser ses travaux.

Si au départ, les Américains n'étaient pas partisans de reprendre les travaux des Français à Panama, ce n'est pas pour autant qu'ils se désintéressent du pays, bien au contraire. Ils ont signé en 1846 un traité préalable à la construction du chemin de fer. C'est le traité Mallarino-Bidlack, par lequel les États-Unis garantissent la libre circulation dans l'isthme<sup>6</sup>. Ils en ont fait une application répétée, intervenant sur place à chaque soubresaut de la politique colombienne.

Les États-Unis font rarement la première page des journaux en Europe. Leur obsession de l'argent choque le public qui n'en retient souvent que la figure populaire de l'oncle d'Amérique, richissime par principe<sup>7</sup> ou celle du prétendant providentiel qui vient opportunément redorer le blason de familles aristocratiques désargentées.

## **La France et ses voisins**

La « fin de siècle » qui marque le début du récit est une époque de pessimisme, de crise économique et de luttes coloniales. La décadence est un mot qui fait fureur, avant que ne s'annonce un complet revirement des esprits et des faits avec l'arrivée de la Belle Époque. La III<sup>ème</sup> République vit cette période au rythme des soubresauts politiques : l'Affaire Dreyfus, puis celle des fiches et enfin le conflit douloureux qui aboutira avec la loi de 1905, à la séparation de l'Église et de l'État.

<sup>6</sup> Son article XXXV prévoit que « les États-Unis s'engagent à garantir de manière effective à la Nouvelle-Grenade, la parfaite neutralité de l'isthme afin que le libre transit d'un océan à l'autre ne souffre aucun embarras ou interruption pendant tout le temps où le présent traité sera en vigueur ».

<sup>7</sup> Héroïne d'un des plus célèbres faits-divers de l'époque, Thérèse Humbert en abusera pendant dix ans pour mener grand train avant que l'on ne découvre que le fameux Crawford dont elle se prétendait l'héritière... n'existait pas !

Sur le plan diplomatique, la France sort doucement de l'isolement qui était le sien après la défaite de 1870. L'alliance franco-russe est scellée et fait le bonheur du Crédit Lyonnais, qui gagne des sommes colossales en vendant les emprunts russes aux paysans français. L'arrivée de Théophile Delcassé aux Affaires étrangères en 1898 constituera un vrai tournant de la diplomatie française. Insensible aux incessantes crises ministérielles, il sera l'artisan patient du rapprochement franco-anglais, consacré par l'Entente Cordiale conclue en 1904 et d'une politique anti-allemande, qu'il paiera de sa démission en 1905.

Le rapprochement franco-anglais doit beaucoup à la politique agressive de Guillaume II. Lorsqu'il déclare en 1898 que « l'avenir de l'Allemagne est sur l'eau », il déclenche la course à l'armement naval avec l'empire britannique, il se pose en concurrent des États-Unis dans le Pacifique, il fait monter les enjeux autour du canal interocéanique...

## Le canal français

L'idée d'un canal traversant l'isthme de Panama date pratiquement de la découverte de l'Amérique. Auréolé de gloire après avoir percé le canal de Suez en 1869, se lança dans l'aventure de Panama. Elle se terminera vingt ans plus tard en 1880, dans une catastrophe industrielle, financière et politique de première grandeur.

De Lesseps a d'abord payé l'insuffisance des études préliminaires et son insistance à vouloir construire un canal à niveau dans un pays montagneux, ce qui l'obligeait à trancher la cordillère qui se trouvait sur le tracé. Il acceptera de guerre lasse de modifier son projet au profit d'un canal à écluses, mais il était trop tard. Il a aussi minimisé le coût que les hommes allaient payer aux maladies tropicales, à commencer par la plus redoutable de toutes, la fièvre jaune.

La Compagnie Universelle du Canal Interocéanique menait grand train et ses entrepreneurs également. Ce sont les banques qui firent la meilleure affaire : chargées de vendre les obligations de la Compagnie auprès d'un public ayant longtemps placé sa confiance dans le Grand Français, elles récupérèrent plus du tiers du milliard de francs or<sup>8</sup> que la Compagnie avait prélevé dans les bas de laine de six cent mille épargnants.

La faillite de la Compagnie Universelle en 1889 fut d'abord un énorme scandale financier. Il devint politique lorsqu'en septembre 1892, *La libre parole* découvrit le pot aux roses : pour obtenir la loi nécessaire à l'émission d'obligations assorties de lots<sup>9</sup>, la Compagnie Universelle avait acheté les votes de parlementaires que la vindicte populaire désignera bientôt sous le nom de « chéquards ». Poursuivie par une presse déchaînée, la commission d'enquête parlementaire constituée à la fin de l'année donna lieu à un beau déballage de linge sale, entretenu par la foule des intermédiaires qui avaient trempé dans l'affaire et exacerbé par tous les adversaires du régime. Comme dans tous les bons feuilletons, le public ébahi vit s'enchaîner suicides, morts inexplicables, fuites à l'étranger, démissions en chaîne.

La première génération des Républicains fut balayée aux élections de 1893. Les principaux acteurs du drame furent inculpés et bientôt jugés et condamnés. Seul de Lesseps échappa à une condamnation pour des motifs de procédure et ne tarda pas à s'éteindre. L'antiparlementarisme allait prospérer sur les ruines de Panama et chanter pendant longtemps l'air du « tous pourris ».

La question se posa alors de savoir ce que les travaux allaient devenir, car malgré ses erreurs et en dépit de ses écarts de conduite, la Compagnie Universelle avait largement entamé

---

<sup>8</sup> Un franc or de 1900 équivalait à quatre de nos euros en chiffres ronds. Ce n'est qu'une indication ; la structure du pouvoir d'achat d'une monnaie déterminée s'est modifiée avec le temps. Une chambre d'hôtel de grand standing coûtait à Paris entre cinq et dix francs par jour en 1900, soit une fourchette de 20/40 euros. À l'inverse, le prix du pain était en 1900 sensiblement plus élevé que de nos jours.

<sup>9</sup> Pour appâter les souscripteurs devenus réticents, la Compagnie Universelle voulait assortir les obligations à émettre de lots qui seraient tirés au sort. S'agissant d'une forme de loterie, il fallait une loi pour l'autoriser

la construction du canal. Une part significative des sommes recueillies par la Compagnie Universelle étant allée dans les poches des banques chargées du placement des obligations et dans celles des entrepreneurs employés sur le chantier, il fut décidé que ceux qui s'étaient trop bien servis sur le dos des épargnants devraient rendre gorge et financer la poursuite des travaux<sup>10</sup>. Une Compagnie Nouvelle du Canal de Panama fut ainsi constituée avec un capital souscrit de soixante millions de francs or, fourni par ceux que l'on appelait « les actionnaires pénalisés », les banques, les entrepreneurs et les administrateurs de la Compagnie Universelle, à hauteur de 40 millions<sup>11</sup>.

# LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Les personnages ayant existé sont marqués d'un astérisque \*.

## **Les Français**

Philippe Bunau-Varilla\*, *ingénieur*

Georges Lemarquais\*, *représentant des créanciers de la Compagnie Universelle du Canal Interocéanique*

Alfred Weiss, *commissaire à la Sûreté Nationale*

## **Les Américains**

William N. Cromwell\*, *avocat*

John Hay\*, *Secrétaire d'État*

William R. Hearst\*, *patron de presse*

Alex Meredith, *financier*

John Tyler Morgan\*, *Sénateur de l'Alabama*

Théodore Roosevelt\*, *successivement Sous-secrétaire à la Marine, Gouverneur de l'État de New York, Vice-président, puis Président des États-Unis*

## **Les Colombiens**

Aristide Fernández\*, *chef de la Police, puis Ministre de la Guerre*

Benjamin Herrera\*, *chef de guerre libéral*

José Manuel Marroquín\*, *Vice-président, puis Président de la République*

Rafael Reyes\*, *militaire, diplomate et successeur de Marroquín*

Rafael Uribe\*, *homme politique, leader des Libéraux*

<sup>10</sup> Le représentant des créanciers de la Compagnie Universelle apparaît à plusieurs reprises dans le récit et dispose de pouvoirs importants au sein de la Compagnie Nouvelle. D'où les tient-il ? De la loi du 1er juillet 1893 qui, pour éviter une avalanche de procès initiés par les milliers de porteurs d'obligations de la Compagnie Universelle, décida que ceux-ci ne pourraient agir individuellement et qu'ils seraient représentés par un tiers indépendant nommé par voie de Justice, en l'occurrence Georges Lemarquais.

<sup>11</sup> La répartition détaillée du capital figure à la fin du livre.

### ***Les Panaméens***

Manuel Amador\*, *médecin et homme politique, premier Président de la République du Panama*

Emiliano Arenas, *avocat, homme politique et écrivain*

Esteban Huertas\*, *général dans l'armée colombienne, puis panaméenne*

Victoriano Lorenzo\*, *guérillero*

Diego Molina, *beau-père d'Arenas et homme d'affaires engagé aux côtés du parti libéral*

Belisario Porras\*, *avocat et homme politique, trois fois Président de la République*

### ***Les Cubains***

Alfonso Carriz, *militaire espagnol, adjoint du Gouverneur Weyler puis conseiller du Président Marroquín*

Angelina Miraflores, *médecin, épouse d'Emiliano Arenas*

Julia Suarez, *cousine germaine d'Angelina*

Matilda Suarez, *tante d'Angelina*

Aristide Valdés, *chirurgien*

### ***Les Allemands***

Franz von Forsheim, *officier dans la Kriegsmarine*

### ***Les Nicaraguayens***

José Zelaya\*, *Président de la République*

### ***Les Guatémaltèques***

Enrique Gómez Carillo\*, *poète et journaliste*

# PRÉLUDE

# CHAPITRE 1

## Les décombres du Panama

*Paris, 14 septembre 1896, au Palais de Justice*

L'homme tendit sa carte au sergent de ville, dont la pèlerine ruisselait sous la pluie battante qui arrosait Paris depuis le début de la matinée. Un ouvrier, se dit le pandore, l'air méfiant. Un coup d'œil sur la carte lui démontra son erreur et suffit pour que, la main au képi, il salue son détenteur et lui donne obligeamment accès au Palais de Justice. Le commissaire Alfred Weiss de la Sûreté Générale, ôta sa casquette passablement humide et s'arrêta un instant pour s'habituer au silence qui enveloppait la Salle des pas perdus, pratiquement vide. Dehors, à travers le bruit de l'averse, il entendait les crieurs de journaux annoncer les nouvelles révélations de L'Éclair<sup>1</sup> dans l'affaire Dreyfus. En se dirigeant vers la Première Chambre, ce n'est pas cette affaire-là qu'il allait entendre, mais un nouvel épisode judiciaire de celle qui l'avait précédée et qui n'en finissait pas de mourir, celle du Panama.

En poussant doucement la porte, Weiss pénétra dans l'imposante salle, récemment aménagée et bien faite pour que la justice fasse impression sur le bon peuple. Quelle différence pourtant avec les débats d'il y a deux ans, où le public se pressait pour voir juger de Lesseps père et fils, Gustave Eiffel,

<sup>1</sup> L'Éclair de ce 14 septembre 1896 révèle que des pièces secrètes ont été communiquées aux juges du Conseil de guerre, sans que l'accusé Dreyfus en soit averti, une violation manifeste du principe du contradictoire, fondement d'un procès équitable.

sans compter quelques politiques déjà oubliés. Aujourd'hui l'assistance était clairsemée et composée, pour une bonne part, des habitués chroniqueurs judiciaires, qui le saluèrent d'un air complice.

L'accusé se nommait Emile Arton ; c'était une grande figure dans la galerie fournie des maîtres chanteurs qui avaient peuplé l'affaire du Panama. C'est à lui que de Lesseps avait confié la tâche délicate de convaincre les parlementaires de voter la loi sur l'emprunt à lots. Il l'avait doté d'un carnet de chèques dont il fit un usage d'autant plus efficace qu'il touchait une commission de 10% sur les montants versés ! Il avait déjà été jugé par la Cour d'assises en juin devant un public considérable. Dans les méandres de la procédure judiciaire, il comparaisait cette fois pour des chefs d'accusation plus modestes, qui n'avaient pas attiré la foule.

Au moment où l'avocat d'Arton commençait sa plaidoirie, Weiss leva la tête vers le grand tableau de Léon Bonnat, qui ornait le plafond de la salle : « la Justice séparant les bons et les méchants ». Evidemment Bonnat, ce n'est pas Monet, se prit à penser Weiss, mais au fond, c'est mieux ainsi ; même si la réalité est parfois aussi fugace qu'une « impression, soleil levant<sup>2</sup> », il est préférable que la justice en ait une idée aussi nette et claire que dans les tableaux de Léon Bonnat.

Il se prit à remuer dans sa tête, les souvenirs de l'affaire Arton, puis d'autres, plus anciennes... C'était ses derniers jours à la Sûreté Générale. Le Quai d'Orsay souhaitait disposer de quelqu'un de discret pour les affaires sensibles. Le patron de la Sûreté lui avait proposé le poste ; un policier polyglotte comme lui, ça ne court pas les rues et c'est plus utile aux Affaires étrangères qu'à l'Intérieur. Weiss avait accepté avec enthousiasme ; il adorait voyager et à la Sûreté, à part courir après Arton, il s'était surtout baladé du côté de la frontière de l'Est. Pas vraiment dépaysant pour un Alsacien ! Il dépendrait directement du ministre et toucherait en sus de son traitement, une prime prélevée sur les fonds secrets. Rien à dire.

Un souci cependant... le Quai, dernier refuge de l'aristocratie, était peuplé de diplomates en jaquette, perpétuellement en

<sup>2</sup> Tableau de Monet peint en 1872 et qui a donné son nom à l'impressionnisme.

représentation et attachés au beau langage. Weiss s'exprimait fort bien avec une pointe d'accent alsacien et rédigeait avec talent, mais il avait un accoutrement qui faisait davantage penser à celui des mauvais garçons descendus de Belleville qu'à la tenue d'un commissaire de la Sûreté Générale. Son chef l'avait prévenu : sur ce point, il faudrait qu'il fasse un effort...

\*

Sortant de sa rêverie, Weiss s'aperçut que le Président s'apprêtait à lever la séance quand il remarqua sur une banquette éloignée de la sienne, un des protagonistes les plus impressionnants, sinon les plus connus, de l'affaire du Panama : Philippe Bunau-Varilla. Les deux hommes s'étaient rencontrés quelques années plus tôt quand Weiss avait enquêté sur la banqueroute de la Compagnie Universelle du Canal Interocéanique.

Quel personnage ! Polytechnicien entré au Corps des Ponts et Chaussées, il s'était, comme beaucoup de ses camarades, laissé prendre au mirage agité par de Lesseps : le canal de Panama. En 1885, il se fait détacher au service de la Compagnie Universelle et part pour l'isthme sur le même navire que Jules Dingler, le grand patron du chantier. Quelques mois plus tard, quand celui-ci meurt de chagrin après avoir vu toute sa famille emportée par la fièvre jaune, Bunau-Varilla devient, à vingt-cinq ans, le responsable de cet immense chantier, qu'il dirigera seul pendant près de dix-huit mois. Il succombe lui aussi au vomito negro<sup>3</sup> et échappe de peu à la mort. Revenu à Paris et sans doute ulcéré que la Compagnie Universelle ait désigné un nouveau Directeur Général, il donne sa démission et décide de se mettre à son compte. Avec son frère Maurice, un lascar celui-là, il rachète une petite société, Artigue Sonderegger & Cie. C'est de là que sont venus ses ennuis judiciaires.

Alors que les finances de la Compagnie Universelle se détérioraient inexorablement, Artigue Sonderegger devint rapidement la première société de travaux publics travaillant

<sup>3</sup> Autre nom donné à la fièvre jaune, en raison de la bile noire vomie par ceux qui en sont atteints

sur le chantier. À elle de trancher le massif de la Culebra<sup>4</sup>, cette montagne dressée sur le chemin du canal. De ce chantier, la société va extraire des cubes de roche et de boue, qui vont se transformer en un véritable pactole pour ses actionnaires. Alfred Weiss avait longuement interrogé l'ingénieur sur les facturations extravagantes que sa société avait faites à la Compagnie Universelle et avait fini par y voir clair. D'abord le client payait le cube extrait dans la Culebra beaucoup plus cher qu'ailleurs en raison de la difficulté du terrain. Mais surtout les éboulements incessants de la montagne à la saison des pluies avaient considérablement augmenté le cube extrait : dans ce rocher de Sisyphe, Artigue Sonderegger avait trouvé un filon qui allait lui rapporter près de douze millions de francs. À partir de 1890, la vie de Philippe Bunau-Varilla prit un train fastueux, dont l'hôtel particulier de l'avenue d'Iéna n'était pas la moindre illustration.

Weiss avait été fasciné par la vive intelligence de l'ingénieur en même temps qu'agacé par son extrême assurance. À l'entendre, Bunau-Varilla avait raison sur tout, prétention évidemment excessive et qui, par moments, rendait le personnage particulièrement exaspérant, « un de ces ingénieurs se regardant comme les premiers moutardiers du pape » comme l'avait écrit Drumont<sup>5</sup>, qui avait le sens de la formule. Plus que la cupidité, c'était l'orgueil et un irrépressible besoin de s'affirmer qui le faisaient agir. Quel théâtre était plus approprié à ses exploits que ce grandiose projet ?

Quand les comptes de la Compagnie Universelle furent à peu près clairs, il apparut que les entrepreneurs et surtout les banques, chargées de placer les obligations dans le public, s'étaient très largement servies. Mais y avait-il pour autant matière à une condamnation correctionnelle ? Et en quoi cette condamnation réglerait-elle le sort du canal ? A cette double question, l'ingénieur, un instant malmené par les juges, avait suggéré à Georges Lemarquais, le représentant légal des créanciers ruinés, une réponse élégante : que les profits jugés indécents soient réinvestis par leurs bénéficiaires

<sup>4</sup> Plus tard, la tranchée de la Culebra prendra le nom de « Gaillard cut », du nom de l'ingénieur américain qui en était venu à bout.

<sup>5</sup> Edouard Drumont était un polémiste dont le journal « La Libre Parole » avait largement contribué à « sortir » l'affaire du Panama. Il deviendra par la suite un des adversaires les plus acharnés de Dreyfus ; antisémite forcené, il avait publié en 1888 un pamphlet intitulé La France juive.

dans une nouvelle société qui reprendrait les travaux et les mènerait à bien. En 1894 naissait la Compagnie Nouvelle du Canal de Panama, dotée d'un capital de soixante millions. Artigue Sonderegger, « actionnaire pénalisé » selon la formule consacrée, y avait contribué pour deux millions. Qu'était devenu Bunau-Varilla depuis lors ? Weiss absorbé par d'autres affaires, l'avait perdu de vue.

\*

La séance levée, Weiss rejoignit Bunau-Varilla à la sortie de la salle d'audience et les deux hommes se retrouvèrent sur le parvis du Palais alors que la pluie avait cessé. Traversant le Pont au Change, ils allèrent s'asseoir au bar du Zimmer.

Voilà donc une affaire qui se termine, fit le policier en préparant soigneusement son absinthe. Quelle histoire tout de même et quel gâchis. Un milliard dépensé en pure perte, vingt mille morts sur le chantier et six cent mille épargnants rincés. Sans compter les dégâts politiques !

- Vous êtes bien optimiste ; le procès d'aujourd'hui n'est-il pas gros d'une nouvelle convulsion ?

- Croyez-moi, ça ne débouchera sur rien ; les maître-chanteurs sont morts ou hors d'état de nuire et les élections de 1893 ont nettoyé la Chambre. Non, ce sont les derniers soubresauts de la bête.

- Sur le scandale politique, vous êtes mieux informé que moi. Mais pour le reste, la liquidation de la Compagnie Universelle a frappé le chantier à mort. Dieu sait pourtant si je me suis dépensé pour remettre la machine en marche. J'ai fait le tour de l'Europe pour intéresser un gouvernement : le tsar, le premier ministre britannique, l'empereur François-Joseph, ils m'ont tous écouté poliment. J'aurais même fait le voyage à Berlin si j'avais pu !

- Mais la Compagnie Nouvelle travaille. J'ai lu quelque part qu'elle avait mille personnes sur le chantier.

- Parlons-en ! La Compagnie Nouvelle est entre les mains d'administrateurs incapables de prendre la moindre initiative ; terrorisés par Lemarquais, ils n'ont qu'une idée en tête, clore le dossier le plus vite possible. Ils vont tranquillement manger leur cagnotte à entretenir des machines qui ne

servent plus à rien et à payer des ingénieurs pour refaire des plans. Non, pour moi c'est fichu ; les Américains vont construire leur canal au Nicaragua, un canal honnête et propre, comme dirait le sénateur Morgan.

- Et vous, que devenez-vous ? Toujours sur les grands chantiers ?

- Toujours, mais en qualité d'ingénieur-conseil ; c'est moins lucratif mais tellement moins risqué que la construction. Je viens de finir les Chemins de fer de Galice et je m'attaque au Transcongolais ; mais voyez-vous, ça, ce sont les affaires au quotidien. Pour moi, Panama ce n'était pas un chantier, c'était une mission. Toute ma vie pendant près de dix ans. Mon épouse me disait que j'étais marié avec.

Il avala son absinthe et poussa un gros soupir. Après deux heures passées à remuer leurs souvenirs, ils sortirent sur la place du Châtelet. Un homme assis dans une voiture automobile attendait derrière la brasserie. Bunau-Varilla lança à Weiss fasciné par la carrosserie rutilante de l'engin : « C'est une Peugeot type 12 ! Dites-moi où je vous emmène. » Le policier sourit et répondit prudemment : « merci, je vais prendre l'omnibus ; d'ailleurs le voilà. ». Il monta rapidement dans une voiture de la ligne K qui remontait vers le Nord, tandis que Bunau-Varilla prenait, dans un grand panache de fumée bleue, la direction de son hôtel de l'avenue d'Iéna.

« UNE  
SPLENDIDE  
PETITE  
GUERRE »

# CHAPITRE 2

## Le serment du canal

### *La Havane, 30 avril 1897 à la Capitainerie générale*

Dans le salon des Miroirs de la Capitainerie générale, devant une assistance où se mêlaient les uniformes blanc et bleu de l'armée espagnole, les habits aux revers de soie noire des hommes d'affaires et les robes étincelantes de bijoux des dames de la bonne société cubaine, une jeune femme, à demi-cachée par le couvercle relevé du grand piano, termine son concert. S'envolent les dernières notes de la Polonaise n°6 et la salle explose en chaleureux applaudissements. « Héroïque » est le nom de cette pièce de Chopin, choisie par l'interprète comme un hommage musical discret aux Insurgés cubains. Le colonel Alfonso Carriz<sup>6</sup>, représentant le Gouverneur Valeriano Weyler remet le traditionnel bouquet à Angelina Miraflores, avant que les invités ne passent se rafraîchir dans la salle des Armures.

Moment ambigu de convivialité dans une île déchirée par une nouvelle guerre civile depuis près de deux ans ; autour d'un verre se retrouvent créoles, métis et métropolitains, les ultras de la colonisation côtoyant les soutiens de l'insurrection. Si Angelina, avec l'aide de sa tante Matilda, a su réunir une telle

<sup>6</sup> Les noms de famille sud-américains incluent, à la mode espagnole, le nom patronymique du père et le nom de jeune fille de la mère. Par souci de simplification, je me suis limité au premier nom, qui est généralement le seul retenu dans le langage parlé. Ainsi par exemple le nom complet Alfonso Carriz Moreno est-il réduit à Alfonso Carriz

diversité, c'est en faveur d'une cause dont chaque invité pourrait bien rendre son voisin responsable. Les deux femmes ont en effet créé un dispensaire pour venir en aide aux malheureux qui affluent dans la ville, fuyant les campagnes dévastées par la guerre. Cette soirée leur est destinée et l'argent généreusement distribué par tous ces gens qui se détestent, servira à agrandir le dispensaire et à recueillir le nombre croissant de nourrissons abandonnés dans les rues.

Angelina est une jeune femme de vingt-trois ans au visage volontaire, éclairé par deux grands yeux noisette et entouré par une magnifique chevelure noire, relevée en chignon sur la tête. Etudiante brillante, elle est médecin depuis peu mais les invités, qui pourtant n'hésitent pas à faire étalage de leurs titres, ne l'appellent pas « Docteur », sans doute parce qu'ils se demandent encore si c'est bien le rôle d'une jeune fille de faire de telles études.

Sa famille est le reflet de la tumultueuse histoire de Cuba. Son père, Eduardo Miraflores, avocat et homme politique engagé auprès des insurgés contre l'Espagne, est mort dans les derniers jours de la Guerre des Dix Ans<sup>7</sup>. Sa mère est d'origine colombienne, née dans l'isthme de Panama. Elle est morte en couches, en mettant au monde sa seconde fille, qui n'a pas survécu. Angelina a été élevée par sa tante Matilda, la sœur d'Eduardo, veuve de Bautista Suarez, haut fonctionnaire espagnol et l'un des artisans des accords de Zanjón qui ont mis fin à la première insurrection.

C'est en souvenir des services rendus par son époux que Matilda a obtenu l'accord du général Weyler pour organiser ce concert. À vrai dire, Angelina aurait préféré un spectacle de danses cubaines ; elle fait partie d'une troupe d'amateurs, Sabor Cubano, qui aurait trouvé là une occasion unique de se faire connaître, mais la capitainerie générale fit savoir que l'on aurait pu y voir une forme de soutien aux insurgés. On en resta donc à Chopin.

<sup>7</sup> La guerre de Dix ans, première tentative d'indépendance des Cubains, commence en 1868 et se termine en 1878 par une victoire de l'Espagne accompagnée d'un début d'autonomie de l'île.

Grisée par les compliments qu'elle reçoit de toute part, Angelina n'a pas vu arriver le jeune homme dont elle espère pourtant ardemment la présence. Le docteur Aristide Valdés est un chirurgien talentueux attaché à l'hôpital de La Merci et qui, dit-on, soigne discrètement les blessés de l'armée de Libération, une activité périlleuse en ces temps de loi martiale.

Aristide est le premier à faire battre le cœur d'Angelina. Les soupirants ne lui ont pas manqué, mais derrière la douceur de ses traits, Angelina cache un caractère bien trempé, une ténacité tendant parfois à l'obstination et un recul sur les choses et les personnes, qui ne laissent pas de surprendre les étudiants qui lui ont fait la cour. Trompés par un joli sourire, enivrés par quelques privautés, ils croyaient à une prochaine victoire... et déchantèrent rapidement. Angelina ne voulait ni renoncer à la médecine, ni se contenter d'être l'assistante d'un de ces messieurs. Les déçus lui firent une réputation de bas-bleu, ce qui n'empêchait pas d'autres concurrents de tenter leur chance.

Aristide faisait rêver Angelina depuis qu'elle l'avait découvert à la faculté et surtout depuis qu'elle l'avait assisté au cours d'une opération chirurgicale, la première pour elle. Elle frissonna au souvenir des mains d'Aristide nouant derrière son dos les attaches de sa blouse, de son regard lorsqu'elle avait eu un haut-le-cœur en voyant le sang jaillir au premier coup de bistouri. Mais il était, paraît-il, couvert de femmes et jusqu'à présent il n'avait accordé à Angelina qu'une attention strictement professionnelle.

Il la félicita tout autant pour ses dons artistiques que pour l'étonnant succès de sa soirée. Angelina balbutia quelques mots de réponse en évitant de regarder les yeux noirs et brillants qui semblaient s'amuser de son trouble.

- Je voudrais, poursuivit Aristide, que nous parlions un peu de ce que vous faites et de ce que nous pourrions faire ensemble. Voulez-vous la semaine prochaine ?

- Il faudra que vous attendiez un peu. Je dois me rendre chez mon grand-père, à Panama. Il ne va pas bien et je veux le revoir une dernière fois avant qu'il ne soit trop tard.

- Vous êtes partie longtemps ?
- Un mois probablement.
- Faites-moi signe quand vous reviendrez.

\*

Matilda fit les comptes ; elles avaient récolté près de six mille pesos, ce qui était inespéré, même si depuis le début de l'année, la monnaie fondait à vue d'œil. Elle taquina un peu sa nièce sur ce docteur Valdés, un coureur dont il fallait qu'elle se méfie... Julia, sa cousine infirmière, qui lui apportait au dispensaire une aide de tous les instants, la défendit : il ne fallait pas croire tout ce qu'on racontait.

C'est le cœur rempli d'une douce et vague espérance qu'Angelina vit bientôt Matilda donner à Julia ses dernières instructions. Les deux femmes firent ensuite leurs préparatifs pour l'hacienda del Carmen, la grande propriété qu'Ernesto Cosierés, le grand-père d'Angelina, possédait près de Bocas del Toro, à Panama. En arrivant au port, elles virent que le *Montevideo* était déjà à quai. Le paquebot avait grande allure ; il appartenait à la *Trasatlantica*, compagnie maritime dont le propriétaire était un Espagnol qui avait fait fortune à Cuba. Angelina présenta deux billets de seconde classe, mais l'employé de la compagnie guida les deux femmes vers les cabines de première. Le Second vint les accueillir avec le sourire : « C'est un geste personnel de notre président, en remerciement de ce que vous faites pour nos pauvres Cubains ».

### ***La Havane, 8 mai 1897 à l'hôtel de l'Almy***

Bunau-Varilla s'installa à l'ombre de la tonnelle de l'Almy et avala une gorgée de draquecito<sup>8</sup> glacé. Il aimait cet hôtel de La Havane, plus discret que l'hôtel d'Angleterre et tout aussi confortable. Il s'attaqua à la lecture du long télégramme adressé de Paris. C'était en réalité la retransmission d'un câble en provenance de Washington, du sous-secrétaire d'État à la Marine, Théodore Roosevelt. Bunau-Varilla l'avait rencontré à Panama alors qu'il n'était encore que le Président

de la commission de la fonction publique et qu'il visitait les consulats américains de la Caraïbe. Ils avaient sympathisé et Bunau-Varilla avait apprécié le soutien de Roosevelt contre les violentes attaques de John Tyler Morgan, l'inamovible Sénateur de l'Alabama et l'infatigable contempteur du chantier français.

Roosevelt l'informait de la création imminente d'une commission chargée de faire rapport sur la construction du canal interocéanique au Nicaragua. Roosevelt prévenait que faute pour les intérêts français ou colombiens de se manifester, il y avait tout lieu de penser que la conclusion de ce rapport scellerait le choix de l'Amérique et marquerait, par voie de conséquence, la déchéance définitive des travaux français.

Cet avertissement plongea Bunau-Varilla dans un tourbillon de pensées contradictoires et c'est d'assez loin qu'il suivit l'exposé que son collaborateur Antoine lui avait préparé, en vue de son audition devant la direction locale des travaux publics. « Ca va patron ? » fit le collaborateur inquiet, « rien de grave ? ». « Non, rien de grave », répondit Bunau-Varilla en s'éventant avec son chapeau comme pour chasser le doute insidieux qui envahissait son esprit.

La présentation du projet de pont sur le Cauto<sup>9</sup> au jury cubain ne fut pas excellente. Alors qu'il avait une parfaite maîtrise de l'espagnol, l'ingénieur butait sur les mots et plus surprenant encore de sa part, sur les données chiffrées. Antoine était au supplice. La candidature de son client espagnol avait été retenue avec celle d'un consortium local et il appartenait aux Cubains de donner leur avis avant que Madrid ne tranche définitivement. Le risque était grand que le jury soit favorable aux entrepreneurs locaux.

Un membre du jury finit par demander si les équipes étaient habituées au climat de l'île. Antoine répondit fièrement qu'il participait à la construction du Transcongolais et d'autres ouvrages d'art dans les colonies françaises d'Afrique. Bunau-Varilla eut le malheur d'ajouter que ses équipes avaient forgé leur réputation dans la tranchée de la Culebra, à Panama. Le président du jury répondit en souriant qu'il

9 Principal fleuve cubain

souhaitait au pont Felipe II un meilleur sort. La réunion était terminée, l'affaire était probablement perdue mais, à la surprise de son collaborateur, Bunau-Varilla n'en paraissait pas affecté le moins du monde.

En sortant, l'ingénieur sourit en regardant l'air catastrophé de son collaborateur.

- Vous m'avez trouvé mauvais, n'est-ce pas Antoine ?
- Nooon monsieur, répondit Antoine mal à l'aise.
- À vrai dire, j'avais d'autres soucis en tête ; Panama pour ne rien vous cacher. Mais ça n'a pas d'importance ; je vous rappelle pourquoi nous sommes là : nous avons eu les Chemins de fer de Galice et en retour, le directeur des travaux publics nous a demandé de concourir à cet appel d'offres cubain à un prix raisonnable. Nous n'avions aucune chance de l'avoir, mais ce n'était pas l'objectif. Il fallait simplement faire comprendre au consortium cubain qu'il n'aurait l'affaire qu'à mon prix et pas au prix exorbitant qu'il avait proposé et dont une partie allait sans aucun doute être reversée aux Insurgés. Voilà qui est fait.

Dès son retour à son hôtel, Bunau-Varilla se mit à chercher un navire partant au plus vite pour Colón. Il finit par trouver une compagnie locale qui venait de sortir du cabotage pour se lancer sur des destinations plus éloignées et qui accepta de mettre à sa disposition un petit vapeur, *l'Oteri*.

### ***Colón, 15 mai 1897 à l'hôtel Casa Washington***

L'arrivée de *l'Oteri* à Colón fut un choc pour Bunau-Varilla. Où était passée l'animation du port qu'il avait connue ? Quelques rares voitures passaient dans des rues défoncées, transformées en torrents par une saison des pluies précoce et bordées de maisons calcinées ou à moitié en ruines. Depuis l'incendie de 1885<sup>10</sup>, c'est à croire que rien n'avait été reconstruit ! Sous l'averse battante, il prit sa valise et se mit à l'abri dans une voiture à l'arrêt le long du quai. Au lieu d'aller directement à la Casa Washington toute proche, il demanda au cocher de lui faire faire un tour de ville. En entrant plus avant, il reconnut certaines des enseignes qu'il avait connues ;

<sup>10</sup> En 1885, la ville avait été incendiée au cours du soulèvement libéral de Pedro Prestan, maté par l'armée colombienne sous les ordres du Général Reyes, avec l'appui des Américains.

quelques rues avaient conservé leur aspect d'antan. Il fut brièvement rasséréiné, mais la détresse le reprit quand la calèche attaqua la côte qui conduisait au quartier français de Christophe-Colomb ; il vit de loin sa villa à la peinture défraîchie, entourée de cochons et de poules. Une vieille femme en noir plumait une volaille assise devant la porte d'entrée.

Le retour à la Casa Washington fut un véritable soulagement. L'établissement était soigneusement entretenu, le jardin, luxuriant. James Shaler, le directeur de la Panama Railroad Company propriétaire des lieux, avait tenu à l'accueillir personnellement. « Vous êtes chez vous » lui lança-t-il, ce qui en l'occurrence, n'était pas tout à fait faux, puisque la Panama Railroad appartenait à la Compagnie Nouvelle.

Shaler avait bien fait les choses et l'avait installé dans une des plus belles chambres, donnant sur la baie Limón. En s'installant sur le balcon face à la mer dorée par le soleil couchant, des flots d'images passées se bouscullaient dans sa tête, mais elles n'avaient plus aucune influence sur lui. Durant la traversée, il avait tenté de surmonter ses émotions, lutté contre le poison délétère de la nostalgie, ressassé tous les arguments qui assaillaient son esprit. Le bon sens lui disait qu'il avait eu bien de la chance de survivre au chantier et au scandale, qu'il avait amassé une coquette fortune et que c'était le moment d'en profiter. Mais le démon du canal le reprenait et l'appel de Roosevelt lui fournissait une justification rationnelle. Trois jours et trois nuits de traversée pour parvenir finalement à se justifier à lui-même ce qu'il avait instinctivement décidé sans oser se l'avouer. En arrivant à Colón, Panama n'appartenait plus au passé, mais redevenait un avenir qu'il allait construire.

### ***Ciudad Panama, 17 mai 1897***

Il lui restait un devoir à accomplir, ce qu'il fit dès le lendemain. Il prit le train jusqu'à Ciudad Panama, puis grimpa la colline d'Ancón, vers l'hôpital Notre-Dame du Canal construit par la Compagnie Universelle. Il emprunta le chemin qui prenait derrière le bâtiment et entra dans le petit cimetière. Une centaine de croix blanches étaient disséminées au flanc de la

colline. Les ingénieurs morts des fièvres ou des accidents de chantier ; il lisait les noms qui commençaient à s'effacer et s'efforçait de mettre un visage sur chacun d'eux. Certains avaient eu à peine le temps de débarquer du *La Fayette* qu'ils étaient fauchés par la fièvre jaune. « Le climat de l'isthme est parfaitement sain » avait annoncé de Lesseps en 1886, qui avait pris la précaution de s'y rendre à la saison sèche. Ce moment de recueillement fut la bénédiction dont il avait besoin pour partir au combat. Il alla saluer les sœurs de Saint-Vincen-de-Paul qui maintenaient l'hôpital en vie, avant de redescendre vers la ville.

En se présentant à l'hôpital Saint Thomas, Bunau-Varilla demanda le Directeur. Derrière la porte, résonnait la voix de Manuel Amador : « Philippe est ici ? ». La porte s'ouvrit et le docteur Amador prit Bunau-Varilla dans ses bras, un « abrazo » un peu déséquilibré, car le médecin dépassait l'ingénieur d'une bonne tête.

- Philippe, quelle surprise ! Depuis quand êtes-vous arrivé ? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? Et que faites-vous donc ici ? Dois-je conclure que le chantier va reprendre vraiment ?

- Mon cher Manuel, nous n'en sommes pas encore là mais... je vous expliquerai.

- Angelina, viens donc voir qui est là !

Amador prit le bras d'une jeune femme restée dans l'embasure de la porte et dit un peu cérémonieusement : « Philippe, je vous présente le docteur Miraflores, assistante de mon illustre confrère Carlos Finlay, qui vient me donner un coup de main pendant ses congés ! »

Bunau-Varilla embrassa Angelina qu'il n'avait pas revue depuis son départ de Panama en 1889. Il avait le souvenir d'une adolescente maigrichonne, rencontrée en vacances chez son grand-père ; il retrouvait une fort jolie femme, médecin de surcroît.

- Carlos Finlay ? J'avais lu avec beaucoup d'intérêt son mémoire sur la transmission de la fièvre jaune par les moustiques. Une hypothèse audacieuse restée sans suite apparemment...

- Elle reprend vigueur, répondit Angelina, mais la démonstration expérimentale manque toujours. C'est en vue